

Sagesse des Proverbes et Développement

(Conférence prononcée à l'Ecole Normale Supérieure le 30 avril 1973, dans le cadre du 10^e anniversaire de la Revue ABBIA)

Quand on s'interroge sur la réalité de la Philosophie Africaine, on est généralement renvoyé à ce qu'on désigne, avec une note de fierté rarement voilée, la sagesse africaine. Il existe une sagesse africaine tout comme il existe une sagesse des Nations, bien que quelqu'un ait écrit récemment que ce qu'on appelle sagesse des nations aurait pu tout aussi bien s'appeler « Sottise des Nations ». Mais cela est une autre question. Et quand vous demandez : La Sagesse Africaine en question, où est-elle ? où la trouver ? Et qui l'a en sa possession ? On vous répond allégrement : regardez nos Institutions traditionnelles, regardez nos proverbes. L'ensemble de la tradition institutionnelle africaine, l'ensemble des proverbes et autres dictons populaires sont ainsi présentés comme étant l'expression d'une sagesse africaine. Tout le monde, ou à peu près, est au courant des relations qui unissent les notions de sagesse et de philosophie : la philosophie n'est-elle pas, étymologiquement l'amour de la sagesse ? Doit-on conclure que la tradition institutionnelle politique, économique, religieuse et artistique est une tradition philosophique ? Doit-on conclure que les proverbes en usage dans notre civilisation sont notre philosophie ?

Considérons d'abord et rapidement les institutions. La tradition institutionnelle se présente à moi comme un système plus ou moins complet des réponses pratiques données par les Anciens Africains à leurs problèmes, la totalité de ces problèmes pouvant se laisser regrouper en un nombre restreint de rubriques qui pourraient être par exemple : la politique : Comment organiser le Gouvernement de la Cité ? L'économie : Comment exploiter les Richesses du Territoire et en assurer la répartition, etc. Chacune de ces questions a reçu dans la Tradition, une réponse. Et c'est l'ensemble de ces réponses qui nous est souvent présenté comme étant l'expression d'une sagesse ou d'une philosophie. On peut aisément se rendre compte par soi-même que la sagesse dont il est question ici se présente sous la forme d'un catalogue de recettes bien définies et dont la valeur viendrait de ceci qu'elles ont fait leur preuve jadis, qu'elles ont réussi d'une manière ou d'une autre.

Or, et c'est ici qu'intervient ma première affirmation, la mise à jour de ces recettes ou de ces réponses pratiques à des questions elles-mêmes d'ordre pratique relève de ce qu'il serait plus juste d'appeler sagacité des hommes et non sagesse des hommes. Les techniques agricoles, l'organisation politique et économique, les moyens de transports, le style d'habitat relèvent du génie créateur des hommes. Quand d'aventure, on compare entre elles les solutions trouvées par deux peuples différents à un même problème existentiel, celui de l'habitat par exemple, on ne pourra pas dire sans faire violence aux mots, que tel peuple aura été plus sage que tel autre dans la résolution de ce problème quand en réalité on voulait laisser entendre que le premier aura trouvé une réponse plus adéquate, plus perfectionnée que celle trouvée par le second. Partout et toujours, c'est l'intelligence de l'homme qui est à l'œuvre pour assurer à celui-ci une heureuse adaptation à son milieu ; et ni la réussite, ni l'échec en cette entreprise n'ont un quelconque rapport avec la sagesse. Car c'est plus exactement de génie créateur qu'il est besoin ici. L'Africain a su utiliser les lianes de la forêt pour lancer des ponts sur les rivières ; il a creusé des troncs de certains arbres pour se fabriquer des embarcations et naviguer sur les rivières ; il a su tirer de certaines écorces d'arbres du matériau pour son habillement, etc. etc. En cela, l'Africain n'a fait que ce qu'ont fait le Chinois, l'Indien, l'Européen, c'est-à-dire exploiter grâce à son intelligence ce que le milieu lui offrait comme possibilité. Un peuple de pêcheurs aura une intelligence consacrée toute entière à l'exploitation de la mer ou des rivières tandis qu'un peuple de chasseurs voudra tirer de la forêt ou de la savane tout ce qui peut en être tiré. Comment, là-dessus, s'aviser d'opposer une sagesse de pêcheur à une sagesse de chasseur ? Qu'advierait-il donc du pêcheur transplanté en milieu chasseur ? Faudra-t-il qu'il s'en tienne à sa sagesse de pêcheur parce qu'elle lui sera venue de son expérience passée ? Posée en ces termes la question n'a pas de sens car ce dont il est question encore c'est de la capacité d'un être à s'adapter à tous les milieux. La même intelligence qui lui aura permis de tirer profit de la mer devra se remettre à l'œuvre pour lui permettre cette fois de tirer profit de la forêt.

Or ce qui se passe généralement est que tout savoir constitué, toute technique éprouvée, parce qu'ayant fait leur preuve, tendent à s'imposer d'autorité, se rendant susceptibles au point de ne plus admettre d'être remises en question. A mon avis, c'est à ce point précis que commence à se poser véritablement la question de la sagesse. Est-il sage de ne pas reconnaître ses limites et ses insuffisances ? L'Afrique traditionnelle a son expérience du Gouvernement des cités, son expérience médicale, et ainsi de suite. Je dis que cette expérience n'est pas identifiable à une sagesse ; qu'elle est plus exactement l'expression toujours dépassable, du

génie créateur de l'Afrique et que c'est précisément quand elle se prend elle-même comme une sagesse qu'elle trahit sa folie ou son manque de sagesse.

Quelle sagesse y aurait-il aujourd'hui à exiger qu'un chef soit enterré en compagnie de quatre solides gaillards coupables de rien du tout ? Vous me direz que mon exemple n'illustre que le mauvais côté de la tradition et ne suffit pas à invalider toute la tradition ; je vous l'accorde. Il n'est point question de dire que l'expérience traditionnelle africaine soit entièrement mauvaise ! Mais précisément, le fait de reconnaître que cette expérience traditionnelle comporte du bon et du mauvais ne suffit-il pas à établir qu'elle ne saurait être présentée comme expression de la sagesse africaine ? Dans les secteurs où le génie africain a été plus heureux, devons-nous considérer qu'il n'y a plus rien à faire, à inventer ? Je ne partage pas ce point de vue. Et le but que je visais jusqu'à présent était de montrer que lorsque la sagesse est conçue comme un bien accumulable, un capital de technique et de savoir, elle ne peut créer que des réactions de blocage du progrès et du développement en général. C'est aussi pour cette raison que je me crois fondé d'affirmer qu'il n'y a aucune philosophie dans une telle conception de la sagesse, car l'essence de la philosophie réside dans le questionnement perpétuel.

Il est temps à présent que j'en vienne à ce qui fait l'objet même de mon intervention d'aujourd'hui, à savoir les proverbes. Nos proverbes nous livrent-ils une sagesse qui elle, favorise le développement ? Comment se présente cette sagesse ?

Le proverbe se présente comme l'énoncé d'un savoir, d'une connaissance établie empiriquement. La vérité proverbiale est souvent le fruit de l'observation attentive des phénomènes. Les Doualals disent : « Pò e da jebu, jebu pe di da pò » : Pendant que la machette use la lime, la lime use la machette. L'usure réciproque, l'action et la réaction, voilà ce qui est découvert des rapports entre la lime et la machette et qui, en réalité s'applique universellement. C'est le principe physique de l'action et de la réaction. On est toujours agi pendant qu'on agit. Toujours chez les Doualals, un autre proverbe, à mi-chemin entre la physique et la morale vient corroborer celui-là : « Moto a boli te lambo, lambo pe di ma bola mò » : Ce qu'un homme fait, le fait à son tour ; Je disais que ce dernier proverbe relève tout aussi bien de la physique que de la morale. En effet, on peut l'entendre au sens où l'activité professionnelle d'un homme, par exemple, peut contribuer à façonner l'être de cet homme. (Le payeur ou le boxeur auront des biceps et le thorax plus développés que le reste du corps) ; mais on peut également l'entendre au sens où les conséquences de nos actes rejaillissent sur nous-mêmes. C'est toujours le principe de l'action et de la réaction qui s'exprime de cette façon.

D'autres proverbes énoncent des vérités plus simples encore, résultats de constatations quotidiennes rarement trahies par l'expérience ; les Ewondos disent « qu'on ne grimpe pas à l'arbre avec une seule main » et les Doualas disent : « Dia diwo a si ma kaka dibomba » : une seule main ne ficelle pas un colis. Dans la Marmite de KOKA MBALA de Guy MENGA qui est Congolais, un des personnages, membre du Conseil des Anciens du village déclare : « qu'on soit grillon ou cancrelat, on subit le sort réservé à tous les insectes ». Voici maintenant des proverbes énonçant des vérités davantage élaborés et témoignant d'une réflexion plus poussée : les Oulofs disent : « Tout homme sent le cadavre » ; proverbe auquel on pourrait peut être rapprocher celui des Doualas qui dit que « Tous les nez regardent la Terre ». Les Toucouleurs disent : « Celui qui cache quelque chose de pourri sentira mauvais », et les Dogons : « L'abeille qu'on met de force dans une ruche ne fera pas de miel ». Je ne saurais résister à la tentation de faire état des deux proverbes Congolais que voici : « Quand un fruit mûr tombe de l'arbre, il ne retourne plus sur celui-ci », puis, « il faut traiter chacun selon qu'il est vin doux ou eau pourrie ».

Tous ces proverbes parlent généralement à l'indicatif, c'est-à-dire décrivent ce qui est, un ordre des choses qui est là et qui se donnerait comme à prendre ou à laisser — Et le proverbe congolais qui nous invite à traiter chacun selon qu'il est vin doux ou eau pourrie ne parle pas moins à l'indicatif, en dépit des apparences d'impératif car le fait sur lequel on insiste sans le dire d'ailleurs, est que l'eau pourrie c'est de l'eau pourrie et le vin doux, du vin doux. Il faut s'en tenir à cet état de choses et ne pas chercher à transformer l'eau pourrie en eau potable, ni encore moins en vin doux. Ce dont il est question dans les proverbes c'est indiscutablement du savoir. Et c'est ce savoir qui se laisse présenter souvent sous l'étiquette d'une sagesse. Mais le savoir en lui-même est une chose ; l'attitude des hommes vis-à-vis de ce savoir une autre chose. Quelle est cette attitude ? Généralement c'est une attitude de conformité à l'égard de ce qui est. « Quand un fruit mûr tombe de l'arbre, il ne retourne plus sur celui-ci ». C'est exact. A-t-on jamais vu une mangue détachée de sa branche reprendre le chemin de l'arbre ? Cette loi de l'irréversibilité nous est présentée ici sous sa forme implacable, comme sont implacables les lois du monde physique. On a l'impression, fondée, qu'ici, le savoir de ce qui est, devient le savoir de ce qui doit être. Parce que le fait est que la Terre tourne autour d'elle-même et autour du soleil il faut qu'elle tourne autour d'elle-même et du soleil pour que nous ayons des jours, des nuits, des saisons. La vérité contenue dans les proverbes est une vérité de fait mais, subrepticement, elle a toujours eu tendance à se transformer en vérité de droit ; elle s'identifie avec le

réel. Ici, le vrai c'est le réel et, réciproquement, tout ce qui est réel est vrai. De là la tournure concrète des proverbes. Chaque vérité probale s'exprime, non pas en termes abstraits, en notions élaborées et générales, mais tend au contraire à se laisser incarner dans un concret, sorte de paradigme de tous les cas semblables. Quand les Dogons disent par exemple que « l'abeille qu'on met de force dans une ruche ne fera pas de miel », on voit qu'ils parlent d'abeille sans en parler tout à la fois.

Tout se passe dans les proverbes comme s'ils voulaient donner la vérité à voir avec les yeux, non de l'esprit, mais du corps. Dans ces conditions, les proverbes n'expriment qu'une partie de la vérité ; celle qui ne peut être découverte qu'empiriquement et qui se laisse confondre avec le réel. Or ce ne pouvait pas être avec les yeux du corps qu'il fallait voir les relations entre planètes, la composition de l'air, l'origine des maladies, par exemple. Aucun proverbe, ni Africain ni Japonais n'a exprimé la loi de la gravitation universelle et ne saurait d'ailleurs l'exprimer, même après-coup. Et les démarches de Pasteur n'ont plus rien d'empirique ; elles considèrent certes, des faits concrets, mais la vérité de ces faits n'est pas cherchée dans la vérification d'une idée non puisée dans l'empirique, une idée qui s'appelle plus exactement dans ces conditions-là une hypothèse et produite par la raison, a priori. Et nous savons que pour la vérification de cette hypothèse, il n'est pas nécessaire de procéder à une infinité d'expérimentations. Il s'agit alors de connaissance véritablement scientifique. Il est indéniable que la connaissance contenue dans les proverbes ne peut prétendre à cette scientificité-là.

Et qu'on ne s'y trompe pas, je ne parle pas seulement de proverbes africains mais de tout proverbe en général, car tous les peuples du monde possèdent des proverbes dont l'originalité ne tient qu'à l'environnement. Ici, on mettra en scène le Loup et le Renard, là la Panthère et la Tortue, selon que ces animaux existent ou n'existent pas dans le milieu.

J'ai voulu jusque là souligner trois idées importantes, au sujet des proverbes :

- 1° qu'ils sont l'énoncé de vérités résultant de l'observation
- 2° que le savoir qu'ils contiennent a un caractère descriptif et rarement normatif. Les proverbes racontent le monde tel qu'il est et jamais tel qu'il doit être (ce qui donne déjà une indication quant à leurs rapports avec le développement)
- 3° que le savoir des proverbes n'a aucun caractère scientifique (or la scientificité est nécessaire au développement).

Je voudrais encore insister sur les deux dernières conditions.

La connaissance que nous livrent les proverbes est essentiellement empirique : On part de ce qui apparaît pour aboutir toujours à ce qui est ou apparaît. La sagesse de l'empiriste est, plus que toute autre, conservatrice et immobiliste. Le savoir que nous proposent les proverbes ne nous dit pas ce que doit être le monde, ne nous dit pas les corrections qu'il conviendrait d'apporter au monde ; il nous dit ce qu'est le monde afin que nous nous y conformions.

C'est par là que je commencerais donc à dénoncer l'inaptitude de la sagesse des proverbes à promouvoir le développement, c'est-à-dire le changement dans le sens d'une correction du déjà-là. Encore que tous les proverbes ne concordent pas toujours ; il arrive qu'un proverbe, dans un même système culturel, en contredise un second sans que personne se préoccupe de rendre cohérent le système de tous les proverbes. Nous disons fort bien que « tous les doigts de la main ne sont pas égaux » pour laisser entendre que l'inégalité entre les hommes est aussi naturelle que l'inégalité entre les doigts de la main ; mais nous ne disons pas moins, toujours dans nos proverbes que « tous les nez regardent la terre », pour laisser entendre cette fois que la condition humaine est la même pour tous. En réalité, la sagesse n'est pas à chercher dans ce que chacun de ces proverbes exprime, mais plutôt dans l'intervalle qui les sépare ; et cet intervalle est malheureusement fait de silence. Comment faire tenir ensemble les deux faits naturels soulignés dans chacun d'eux ? Telle est la véritable question posée à la créativité de l'homme, et nous savons que l'homme a inventé la loi et d'autres conventions pour essayer de faire en sorte que l'inégalité naturelle soit supplantée par une égalité de droit, c'est-à-dire une égalité culturelle.

Il y a lieu, ici aussi, de dénoncer une conception de la sagesse qui irait dans le sens d'un bien qu'on puisse posséder. Le savoir que les proverbes nous livrent n'est pas identifiable à une sagesse quelconque. Je voudrais affirmer que le savoir proverbial, pour cette raison qu'il ne se préoccupe pas de la démarche fondatrice, n'a rien de philosophique. Et c'est pour cette raison que je me crois fondé à affirmer que le développement appelle un autre type de savoir, celui-là qui, parce qu'il accorde de se voir remis en question laisse grande ouverte la porte de toutes les inventions possibles. Ce dont le développement a besoin, c'est la sagesse elle-même n'est rien, je veux dire rien de palpable, intellectuellement comme matériellement. Je partage quant à moi l'opinion de Socrate en cette matière. Tout ce que Socrate savait c'est qu'il ne savait rien. Bien sûr, vous pourriez me demander, avec ce Rien comment promouvoir le développement : Je répondrais simplement que ce Rien n'est pas le Néant et qu'il signifie la nécessité de la disponibilité et de l'ouver-

ture de l'esprit à l'égard de la nouveauté. Or la sagesse proverbiale, si sagesse il y a, suppose que tout est donné, que tout est ordonné, aujourd'hui et pour toujours. Or si tout était ordonné pour toujours nous ne parlerions pas de sous-développement. Le développement implique l'absence d'un donné et ce donné doit être construit en toute liberté.

Si je reviens sur l'aspect non scientifique du savoir proverbial, je dirais que ce dont le développement de nos pays a grandement besoin aujourd'hui c'est de la conquête de la science et de la technologie.

Ce qu'il y a de profondément antiphilosophique dans le savoir proverbial c'est cette fermeture sur soi du cercle des connaissances. L'esprit philosophique est avant tout un esprit d'ouverture, de nécessaire dépassement des contingences, un esprit scientifique aussi pour finir. Le caractère imagé des proverbes, leur concision et leur tournure généralement sibylline les apparentent davantage à la littérature qu'à la science. Il y a effectivement des proverbes dont on peut dire qu'ils sont beaux comme peuvent l'être des vers d'un poème. Les Yorubas du Nigéria disent « la poule mange des grains de maïs, boit de l'eau et avale des cailloux ; cependant elle se plaint de ne pas avoir de dents ; si elle avait des dents mangerait-elle de l'or ? Qu'elle s'adresse plutôt à la vache qui possède des dents mais broute de l'herbe » c'est peut-être trop long pour être un proverbe ; mais le style est tout à fait celui des proverbes ; quant au sens de tout cela, nous le trouvons plus explicite dans un proverbe Douala qui dit : « Babene wondi bā si ben nyandi » ; ce qui signifie littéralement : ceux qui ont des haricots n'ont pas d'ongles. Le proverbe veut laisser entendre qu'il y a dans la vie une répartition absurde des fortunes. On dispose de telle ou telle aptitude, mais point d'occasion pour la mettre en valeur ; Un tel est riche mais insuffisamment doué pour bien exploiter sa richesse ; par contre, Tel autre est superbement intelligent, mais moisit dans la pauvreté. Ainsi et pour revenir au proverbe Yoruba, la poule se plaint de ne pas avoir des dents, cependant la vache qui en possède ne s'en sert que pour brouter une herbe qui n'est pas aussi dure que les grains de maïs ou les cailloux avalés par la poule.

J'ai donc cité ce proverbe Yoruba pour attirer votre attention sur sa texture bien plus littéraire que philosophique.

En effet le proverbe manque souvent de cette rigueur que cultive la discipline philosophique. Quand on dit par exemple que « Cheveux Blancs ne font pas l'adulte » ou que « L'habit ne fait pas le moine », il faut convenir que ce n'est que partiellement vrai. Il arrive que « cheveux blancs fassent l'adulte » et que « l'habit fasse effectivement le moine ».

Au demeurant, je ne prétends pas que les proverbes n'aient aucune valeur au sein de la culture des peuples. Je dis plus exactement que les

proverbes constituent quelque chose comme un genre littéraire populaire faisant partie du soubassement culturel et de la personnalité de chaque peuple. Et comme mon propos a trait au rapport entre la sagesse des proverbes et le développement, force m'est d'affirmer que dans la mesure où la littérature en général contribue au renforcement de la personnalité d'un peuple et que la personnalité d'un peuple se trouve être un facteur important dans la vie des individus comme dans celle des peuples, l'efficacité des proverbes ne peut se situer qu'à ce niveau d'édification de la conscience culturelle.

Par contre, il me semble que pour ce qui est des exigences scientifiques du développement, l'Afrique ne saurait se tourner vers ses proverbes dans l'espoir d'y trouver une science ou une sagesse en accord avec les exigences du développement économique et social du monde contemporain.

Je me bornerais à rappeler que les pays considérés comme développés possèdent aussi leur contingent de proverbes et dictons populaires, et que ce n'est certainement pas la sagesse de ces proverbes qui a déterminé leur développement économique et social mais précisément la connaissance scientifique.

Un fait remarquable dans la société africaine traditionnelle est que ce sont les vieux qui s'expriment souvent en proverbes. On les présente généralement comme des philosophes. Philosophie, sagesse, expérience, cheveux blancs tout cela semble aller de pair. L'association philosophie — vieillesse ou sagesse — vieillesse trahit précisément le caractère empirique du savoir dont se prévalent les vieux. Tout se passe comme s'il faut avoir vu et vécu pour pouvoir prétendre à un savoir valable et susceptible de conférer la sagesse. Mais le récit de nos histoires individuelles ne saurait tenir lieu de philosophie. Je considère précisément tout système de proverbes constitués comme le récit condensé des histoires individuelles des hommes.

Dans la « Marmite de KOKA-MBALA » de Guy MENGA, ne voit-on pas les membres d'un conseil des Anciens, constitué, comme son nom l'indique, de vieux notables du village, changer d'avis d'une séance du Conseil à l'autre, tirillés entre le Roi BINTSAMOU et l'autoritaire premier Conseiller et grand féticheur du Royaume : BOBOLO ? Le jeune BITALA, coupable d'avoir « levé les yeux » sur la femme de BOBOLO risque d'encourir la peine capitale ainsi que l'exigent les lois rigides et dures du royaume. Mais le Roi BINTSAMOU en a assez du sang des jeunes qui coule sans arrêt dans son pays. Les membres du Conseil des Anciens érigé en Tribunal en pareilles circonstances, soucieux d'appliquer la loi et solidaire du premier Conseiller, grand féticheur du

Royaume commencent par se prononcer en faveur de la condamnation du délinquant :

Le 2^e notable : La parole de BOBOLO est celle d'un sage dont le souci est de préserver la tradition, la renommée et le bien-être de la tribu.

Le 3^e notable : Majesté, quand un fruit mûr tombe de l'arbre il ne revient plus sur celui-ci. S'il est destiné à être mangé il sera mangé ; s'il doit pourrir, il pourrira.

Le 4^e notable : Majesté, le bois épineux doit être jeté au feu et le champignon veneneux ne peut être mangé. Je crois être raisonnable si j'ajoutais que ceux qui ont dit ces choses n'étaient pas des fous.

Devant la détermination du Roi à ne pas condamner BITALA à la peine capitale, notamment quand il laisse entendre : « je veux qu'aujourd'hui nous nous montrions plus humains, plus clément, envers cette jeunesse que nous n'avons cessé de brimer depuis des lunes et des lunes. Je veux qu'on ne pense pas à la mort comme seul moyen de punir un délinquant », les notables sont indignés :

1^{er} notable : Majesté, quelle effronterie

2^e notable : Sa majesté se rend-elle compte qu'elle trahit et bafoue l'esprit de KOKA-MBALA ?

3^e notable : Sa majesté veut-elle attirer la foudre sur nos têtes ?

Cependant, après la suspension de séance, les mêmes notables changent complètement de langage, usant abondamment encore de proverbes :

2^e notable : Majesté, durant la suspension de séance j'ai longuement réfléchi à tout ce que nous avons fait et dit jusqu'à ce jour au sein de ce tribunal. J'ai revu en esprit tous ceux que nos sentences rendues sous l'emprise de la peur et je dirais même de l'égoïsme ont envoyé à la fosse. Chose ahurissante : ce sont tous des jeunes nos propres enfants. Et j'ai frémi. Et je me suis posé cette question : rendons-nous justice ou cherchons-nous à lutter contre la montée des jeunes ? Pour eux ; nous avons mis sur pied un tribunal qui ne pardonne jamais. Et pour nous leurs pères, tout est moelleux, flexible. Or un proverbe dit « Qu'on soit grillon ou cancrelat, on subit le sort réservé à tous les insectes » Qu'avons-nous fait ? le sang du chien ne serait-il plus celui du chacal ? Majesté, c'est toi qui as raison ; ils nous faut te rejoindre pour retrouver le bon chemin.

Le 4^e notable abonde dans le sens du 2^e. « Majesté, mon ami qui vient de parler a raison ». Et c'est alors que BOBOLO le féticheur, sen-

tant que la partie lui échappe, va sortir la marmite supposée contenir les esprits des ancêtres pour que le procès se déroule avec « l'avis et le concours des morts ! »

Les notables tremblent de peur et retournent leur veste pour la seconde fois ?

1^{er} notable : le sort des mauvaises herbes est d'être brûlées Majesté !

2^e notable : Majesté, si cela ne dépendait que de moi, le jeune homme n'irait pas à la fosse, mais puisque l'esprit de KOKA-MBALA doit demeurer immuable, il faut traiter chacun selon qu'il est vin doux ou eau pourrie.

3^e notable : Majesté, on perd son temps à vouloir brûler les cils d'un porc indocile pour en obtenir le calme.

Nous trouvons dans cet exemple l'illustration de deux idées : la première est que l'âge, l'expérience ou la vieillesse ne confèrent pas nécessairement la sagesse. La seconde est que les proverbes pris ensemble n'expriment pas toujours une vision cohérente et unitaire des choses. Ils peuvent se contredire entre eux au point de servir d'arguments aussi bien à un courageux qu'à un lâche soucieux de préserver sa propre sécurité. Nous constatons en effet que dans toutes leurs interventions pour ou contre la condamnation du jeune BITALA, les notables ont fait appel à la sagesse des proverbes. Dans un premier moment, pour exiger la mort du délinquant, nous avons entendu : « Quand un fruit mûr tombe de l'arbre il ne retourne plus sur celui-ci. S'il est destiné à être mangé il sera mangé ; s'il doit pourrir il pourrira », « Le bois épineux doit être jeté au feu et le champignon vénéneux ne peut être mangé ». Dans un second moment, celui du ralliement à l'opinion révolutionnaire du Roi, le 2^e notable a dit : « Qu'on soit grillon ou cancrelat, on subit le sort réservé à tous les insectes... » « Proverbe fort ambigu en réalité, du moins dans l'usage que le notable hésitant sur ses opinions a voulu en faire, car ne pouvait-il pas s'en servir pour soutenir l'opinion conservatrice qui consistait à exiger que le délinquant soit puni comme l'exigeait la loi établie.

Les vénérables notables de KOKA-MBALA ont voulu avant tout préserver leur tête de la foudre des ancêtres. Et c'est le Roi BINTSAMOU lui-même qui fait preuve de plus de hauteur d'esprit, lui qui dissoudra le Conseil des Anciens, y fera siéger des jeunes et contribuera de cette façon à révolutionner le système pénitentiaire et la vision du monde des habitants de KOKA-MBALA en ordonnant la destruction de la marmite.

C'est le Roi BINTSAMOU qui représente le progrès et la voie du développement dans son village tandis que les « Sages » du village font figure de poids mort, de force d'inertie.

Je pourrais donc dire que la proverbialisation de tout savoir est un danger pour le progrès et pour le développement. Elle signifie la fin du savoir en réalité. Et c'est pour cela que je me permets d'affirmer que toute proverbialisation du savoir ne peut tendre qu'à une chose : enfermer l'homme dans un ordre de choses, certes réel, mais susceptible d'être dépassé, corrigé, amélioré.

La sagesse des proverbes ne pouvait favoriser le développement que sous le rapport du savoir. Or le savoir nécessaire au développement est un savoir de type scientifique : le savoir des proverbes n'est pas de ce type-là c'est pourquoi il ne peut pas aider à promouvoir le développement. Et c'est pour cette raison que je dis qu'il n'y a pas de philosophie dans les proverbes car la philosophie quant à elle représente un indiscutable instrument du développement. La philosophie ne propose pas un capital de connaissances, mais la philosophie, en tant que questionnement perpétuel, aide au renouvellement des connaissances et à la formation de l'esprit scientifique nécessaire aujourd'hui à tout agent du développement.

E. NJOH MOUELLE

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

**Cet article est protégé par le droit
d'auteur et distribué sous la licence
suivante**



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).